

Le joli.—Mais vous ne les empêcherez pas de savoir que vous avez été battus non seulement politiquement, mais encore physiquement, matériellement.

Le héros.—Mais voilà justement ce qu'il faut empêcher.

Le pacifique.—Mais comment faire ?

Le héros.—Eh ! comme t'es simple, toi ! Il faut raconter les choses à notre façon ; tu connais bien la fameuse tactique qui a servi à de plus grandes gens que nous : *Mentons, mentons, mentons, il en restera toujours quelque chose. La fin justifie les moyens.* Je ne connais que ça.

Le joli.—Oui ; tout cela est bel et bon quand on veut jeter aux orties franchise, pudeur, respect humain, tout sacrifier au succès ; mais quand on a à cœur une cause, celle du pays, elle ne demeure respectable et respectée, même dans le malheur, que par la droiture de la politique des chefs du pays.

Le héros.—Tout beau, monsieur *le joli*, je ne vous ai pas réunis ici pour faire du sentiment, ou entendre un sermon sur les vertus civiques, car alors je n'aurais pas eu la peine de venir, je vous aurais envoyé simplement mes anciens articles du temps où j'étais dans l'opposition.

Le pacifique.—Des articles du temps où vous surpassiez en ronflantes déclamations tous nos républicains rouges, nos utopistes et nos criards ?

Le héros.—Allons, vas-tu te mêler de me lancer des pointes, toi ?...

Le joli.—Des lardons ?...

Le héros (se redressant).—Ah ça ! pas d'insultantes allusions à mon nom ; je te prévins que je ne souffrirai pas ça. Voyons, parlons sérieux ; comment allons-nous arranger notre récit ?

Le laid.—Je crois, moi, qu'il faut tout simplement dire que les résolutions publiées n'ont pas été adoptées ; en publier d'autres contraires, comme l'ayant été ; affirmer que nous avons une grande majorité ; que nos adversaires ont été mis en fuite ; que nous leur avons sauvé la vie ; enfin, que tout s'est passé à notre plus grande satisfaction.

Le héros (battant des mains).—Bravo ! bravo ! hourrah ! hourra ! voilà justement ce que je pensais. Comme les génies se rencontrent !

Le joli (à part).—Voilà deux grands vauriens au moral.

Le héros.—Pour vous montrer combien j'avais pressenti d'avance quelle était votre manière de voir, j'ai écrit un récit de toute l'affaire ; je m'en vais vous le lire et vous n'aurez qu'à le signer. Moi je le publierai gratis et je me charge ensuite de le défendre à outrance.

Le héros tire ici de sa poche un paquet de feuilles de papier couvertes d'écriture avec force ratures, renvois et corrections qui en rendraient la lecture impossible à tout autre qu'à leur auteur. Il se met à lire et les autres écoutent avec une grande attention la production dont ils devront endosser la paternité. Le préambule, quoique long, leur paraît assez bon, car ce ne sont que des sentences solennelles renfermant de grandes maximes sur le patriotisme, sur les devoirs de l'homme public et les déboires qui l'attendent à chaque pas dans sa carrière, sur le désintéressement et l'indépendance....

Le joli, interrompt. —Voulez-vous que je vous dise une chose ?

Le héros, lui lançant un regard furieux.—D'abord ça ne vous regarde point, vous n'y étiez pas, et....

Le joli.—C'est vrai, mais un bon conseil ne nuit pas dans l'occasion ; or, je vous dis que si vous laissez ce préambule tout le monde s'écriera : tiens, c'est *le héros* qui a écrit ça ; on reconnaît du premier coup son style aux louanges qu'il fait de lui-même.

Le laid.—C'est vrai, diable.

Le pacifique.—C'est pourtant vrai.

Le gros.—C'est vrai, ma foi.

Le héros.—C'est faux ce que vous dites là ; c'est absurde, vous mentez.... croire qu'on va reconnaître comme ça.... ! je conserverai pourtant le préambule.